

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 23 JUIN 1846.

No. 40

LA SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT-JOSEPH

SUITE ET FIN.

Mais la supérieure a disparu, et les jeunes sœurs, tout en contemplant avec un respect mêlé d'effroi ces figures hasanées, ombragées par de longues barbes et d'épaisses moustaches, se demandent tout bas : *Où peut être notre mère?* Quelques minutes après, la supérieure, avec un long pain blanc sous les bras, et deux bouteilles de vin à la main, revient avec l'air du triomphe; la joie brille dans ses traits, car elle vient de faire une bonne action, et des malheureux vont être secourus par elles. Déposant avec orgueil ses bouteilles et son pain sur la table, elle s'informe si les vaches ont pu fournir un peu de lait, et si les pommes de terre sont bientôt cuites: tout va à souhait. La nappe est placée de nouveau, et le festin est prêt; on engage les Autrichiens, qui devaient du coin de l'œil les mets qu'on leur prépare, à se mettre à table: *ia ia*, répondent-ils en mangeant comme des affamés; en un quart d'heure, le pain de huit livres, la terrine de lait, les pommes de terre ont disparus! mais ils ont l'air si contents! ils paraissent si bien sentir ce qu'on fait pour eux! que chaque religieuse partage leur bonheur; sans la discrétion, qui est fille de l'obéissance, on aurait bien demandé à notre mère comment elle avait fait pour avoir tant de richesses; mais l'obéissance est le premier vœu que l'on fait en prenant le saint-habit!... notre mère ne dit rien... il ne faut donc pas l'interroger!...

Mes lecteurs qui n'ont pas sans doute pas fait vœu d'obéissance, seraient peut-être aussi curieux que les jeunes sœurs, et je vais les satisfaire.

Le père J... avait fait présent à sa fille d'une grosse montre d'argent à réveil bien antique, qui servait à marquer l'heure des repas et de la prière; la supérieure tenait beaucoup à ce don paternel, mais elle tenait encore plus à faire du bien; et dans cette âme servente autant que généreuse, le premier mouvement n'était jamais pour elle, mais tout pour les autres; l'air abattu et souffrant des pauvres prisonniers lui avait inspiré une véritable piété; elle avait pensé que le soleil leur indiquait les heures destinées à prier; et qu'elle pouvait se passer quelques jours de la montre régulatrice; surmontant la peine que devait lui causer la démarche qu'elle allait faire, et en en faisant le sacrifice à Dieu, elle alla chez un cabaretier, et le pria de lui donner deux bouteilles de vin, un pain de huit livres, et une autre friandise avec laquelle elle voulait surprendre agréablement ses hôtes; et, se souvenant du précepte de l'Évangile, qui dit que la main gauche doit ignorer ce qu'a donné la droite, dédaignant les interprétations malignes qu'on pourrait donner à sa demande, elle tira la montre, la posa sur la table, et dit au cabaretier: Je n'ai point d'argent pour vous payer; mais cette montre vous servira de nantissement: dans huit jours viendrai la reprendre. Cet homme eut assez de pudeur pour hésiter, et il allait refuser ce gage, mais la supérieure, légère comme un oiseau, et impatiente d'apporter le soulagement qu'elle vient d'obtenir, est déjà bien loin, et le cabaretier est obligé de serrer la montre. Voilà le moyen qu'elle employa, et dont son humble charité ne fit part à personne.

Lorsque les dernières miettes du repas furent englouties, les Autrichiens, ne sachant comment témoigner leur reconnaissance, baisaient les pieds des jeunes sœurs, qui se sauvaient en riant comme des folles.

Avant de partir, la supérieure leur remit une fiole qui contenait à peu près une demi-bouteille d'eau-de-vie, en leur faisant signe que cette liqueur soutiendrait leurs forces pendant la route. Ce nouveau présent, si précieux pour des Autrichiens, et surtout dans la circonstance, fut reçu avec des transports de joie inexprimables, et les bonnes sœurs durent être longtemps heureuses, si les bénédictions et les vœux des prisonniers ont été exaucés.

L'établissement de la sœur J... prenait de l'accroissement, une foule de jeunes personnes demandait à y être admises, et ce n'était sûrement pas l'oisiveté ou le plaisir qui les y portaient, puisque la vie la plus laborieuse et la plus austère leur était imposée. La supérieure pensa à étendre le bienfait de son association dans différents départements; et, sans autres moyens que son extrême activité, sans autres ressources que les espérances qu'elle fondait sur le zèle et la piété, elle entreprit différents établissements surtout près des campagnes, ou elle répandait le bienfait de l'instruction religieuse et les secours les plus charitables.

Longtemps elle eut à lutter contre les contradictions, les besoins, les privations et même les atteintes de la calomnie; car quelles sont les vertus que la calomnie n'ose pas attaquer! Mais un courage à toute épreuve, une énergie

dont bien des hommes se glorifieraient, une charité sans bornes, la firent surmonter bien des obstacles.

Entre mille traits que je pourrais citer et qui prouveraient tout le bien qu'elle a fait, j'en choisirai seulement deux qui donneront une légère idée de sa bonté et de sa touchante charité.

Une jeune personne de Turin avait été confiée assez légèrement par sa mère à une dame française, qui prétendait avoir beaucoup de crédit à la cour de France, et procurer une place lucrative à cette jeune personne.

Arrivée à Paris, la dame, loin de se rendre aux sollicitations de la demoiselle piémontoise, ne la mène chez aucune des personnes auprès de qui elle s'était vantée d'avoir accès, et laissa même entrevoir le projet de lui faire faire des connaissances qui pouvaient devenir utiles... mais dont le but n'était pas équivoque. Un galant homme qui logeait dans le même hôtel garni que ces deux dames, eut occasion de démêler promptement les projets de l'intrigante, et, par un sentiment d'honneur qui se trouve dans tous les cœurs français, il prit un vif intérêt à la position de cette étrangère, âgée de dix-huit ans, éloignée son pays, sans aucune ressource et entièrement à la merci de la femme indigne qui jouait un rôle si méprisable. Il parla dans une société où se trouvait la sœur J... de la position de cette jeune personne; pénétrée des dangers qu'elle pouvait courir, la supérieure s'écrie: Qu'elle vienne chez nous! elle y trouvera un asile décent, du pain et des conseils. L'obligeant monsieur saisit bien vite une proposition faite si à propos, et la sœur J... alla elle-même chercher la demoiselle, qu'elle amena dans un établissement qu'elle venait de former à Paris; s'inquiétant du sort de la jeune personne, elle la garda pendant trois mois, l'habilla proprement, fit des démarches auprès du commandant de Paris, qui était alors le général Despinnois, et comme il avait connu le père de la demoiselle, il pourvut aux frais de son voyage, et elle retourna à Turin, bénissant la charitable religieuse qui l'avait arrachée aux dangers de la séduction.

En 1817, les récoltes avaient été mauvaises et le pain était d'une cherté extrême; madame J... avait un petit établissement dans une campagne, où son frère et cinq sœurs religieuses cultivaient péniblement la terre, et envoyaient les productions à un autre établissement beaucoup plus considérable. Heureusement, on avait planté une si grande quantité de pommes de terre, que cette utile production, ayant donné une récolte très-abondante, devint une ressource précieuse pour tout le pays.

De malheureux artisans, après avoir vendu jusqu'aux outils de leur profession pour se procurer du pain, erraient dans les départements voisins, et cherchaient une nourriture qu'ils ne trouvaient plus dans leur pays. Quelquefois ils étaient forcés d'arracher l'herbe des prairies, et de se nourrir de leurs racines. Les routes étaient couvertes de ces malheureux, qui ressemblaient plutôt à des ombres qu'à des vivants. Tous ceux qui passèrent auprès de la maison des religieuses, ne s'y adressèrent jamais en vain; ce n'était pas du pain qu'on pouvait leur donner, puisqu'il n'y en avait point; mais des pommes de terre, du cidre. Souvent un gîte dans la grange leur donnait le temps d'attendre de nouvelles ressources. J'ai vu des jeunes filles sans ouvrage, sans pain, venir solliciter à mains jointes pour obtenir du service dans cette maison, dont les simples habitants, cultivant la terre de leurs mains, n'avaient assurément pas besoin d'aide; mais jamais elles ne refusaient, et les jeunes filles furent admises, partageant avec les religieuses l'asile, la nourriture, les vêtements. Qu'elles m'ont inspiré de respect ces pieuses filles! Faisant le bien comme par instinct et sans aucune ostentation; vivant de privations, parce qu'elles partageaient avec les autres le peu qu'elles avaient, et que la plus grosse part n'était pas la leur; mais toujours gaies, n'ayant jamais un moment d'humeur ou de murmure; jouissant constamment de cette paix intérieure que donne le témoignage d'une bonne conscience; conduisant la charrue en priant Dieu, ou montrant à lire aux enfants du village, et leur apprenant leur catéchisme.

L'œil clairvoyant du gouvernement jugea enfin quel parti on pouvait tirer de ces filles laborieuses, simples et pieuses, et il proposa à la servente supérieure un moyen qui convenait à son ardente charité; c'était de porter dans quelques colonies françaises situées en Afrique le bienfait de l'instruction et des principes religieux. D'après le zèle et le caractère de madame J... rien ne convenait mieux à son activité. Elle envoya à deux reprises différentes des sœurs qu'elle prenait dans sa maison principale, et qui s'embarquèrent pour l'île Bourbon. La chaleur dévorante du climat et les périls d'une longue navigation ne les rebutèrent pas, et à leur arrivée, elles effacèrent

rent bientôt les préjugés que la philosophie mondaine s'est plu souvent à répandre contre les ordres religieux. La simplicité et la régularité de leurs mœurs, leur zèle infatigable pour la Religion et l'instruction, leur douceur et la patience avec lesquelles elles prodiguent aux malades les soins les plus touchants, sont bien faits pour ramener en leur faveur les esprits prévenus; aussi le gouvernement, en leur accordant une généreuse protection, leur a-t-il fait goûter la plus douce récompense de leurs travaux, en leur prouvant qu'on est content d'elles. Une dame, dont le rang distingué et les éminentes vertus deviennent une égide pour tous ceux qu'elle protège, frappée des avantages que trouvaient les habitants de ses propriétés à posséder au milieu d'eux un établissement de ces pieuses sœurs, a fait à leur supérieure la concession gratuite d'un très-beau château dans la Picardie, où un établissement nombreux des sœurs de Saint-Joseph s'est formé. Là, les malades sont soignés et secourus, les enfants sont instruits, des orphelins y sont élevés, des jeunes personnes et des dames âgées y sont reçues en pension pour un prix modique, et trouvent dans cet asile, que la nature a embelli de tous ses charmes, les douceurs de la société, les soins que l'infirmité réclame, et les secours de la Religion, si chers aux fidèles, surtout lorsque l'âge leur fait pressentir que bientôt ils auront besoin d'un intermédiaire entre Dieu et eux.

Satisfaite de voir prospérer ses pieux établissements, et ayant entendu parler souvent du dénuement où étaient les nègres du Sénégal, et de leur ignorance absolue, la sœur J... médite un projet qu'elle brûle d'accomplir : bientôt l'occasion s'en présente.

Toujours avide d'encourager toutes les branches d'industrie, le gouvernement français envoie au Sénégal un gouverneur philanthrope, chargé non-seulement d'acclimater des plantations de café, de poivriers, de cannelliers, etc, etc; mais aussi d'améliorer le sort des cultivateurs africains; les sœurs de Saint-Joseph sont choisies pour porter le flambeau de la Foi; cette fois la supérieure veut conduire elle-même son pieux troupeau. Une nombreuse pacotille de tous les objets qu'elles savent être chers aux nègres a été faite; c'est d'abord par des présents qu'elle veut gagner leur confiance, ensuite son éloquence entraînée, car elle ne la puisé que dans son cœur : Dieu fera le reste.

Arrivées au Sénégal, les pauvres religieuses furent d'abord effrayées de l'aridité du climat et de la chaleur brûlante qui les anéantissait. La supérieure ranima bientôt leur courage. Mes sœurs, leur dit-elle, nous aurons peut-être ici vingt années de moins à vivre qu'en Europe, mais que de bien à faire ! que d'infortunés à soulager ! que d'ignorants à instruire ! que d'âmes à ramener à Dieu ! Mes sœurs, chantons le *Te Deum* en action de grâces de ce que nous pouvons rendre notre existence utile.

Ce peu de mots électrisa tout le monde. Des religieuses étaient des objets bien nouveaux pour ces pauvres habitants, accoutumés à recevoir des ordres donnés avec dureté, tandis que ces filles charitables venaient s'associer à leur travaux, leur offraient les richesses qu'elles avaient apportées dans l'intention de leur faire plaisir; mettaient autant de patience à apprendre leur idiôme qu'à tâcher de s'en faire comprendre.

Les pauvres nègres crurent d'abord que c'était des *fétiches* bienfaisants qui leur étaient envoyés pour les consoler dans leur misère, et ils se prosternaient à leurs pieds en signe d'adoration. Mais lorsqu'ils virent la bonne supérieure marcher pieds nus à travers les sables brûlants, les guider dans la manière de tracer de pénibles sillons, leur donner des leçons d'agriculture, en même temps que ses signes expressifs dirigeaient leurs regards étonnés vers le ciel, où elle semblait leur promettre qu'ils trouveraient la récompense de leurs travaux, ils comprirent que c'était une mortelle, mais qu'ils devaient lui obéir, parce qu'elle était inspirée par une intelligence céleste.

Dès-lors, le respect, la soumission, l'admiration et l'attachement sans bornes de ces pauvres gens ont récompensé amplement madame J... du sacrifice qu'elle a fait en s'expatriant. La Religion chrétienne, présentée avec tout son attrait, et enseignée dans toute sa pureté, fait des progrès dans cette colonie, où l'ignorance la plus stupide régnait encore, il y a quelques années. Telles sont les œuvres que peuvent enfanter la charité et la piété fervente, et si quelques philosophes incrédules prétendaient nier les bienfaits que la Religion répand dans la société, je croirais ne pouvoir mieux les convertir qu'en leur citant l'exemple et les actions de la supérieure des dames de St. Joseph.

Que ne se permettra pas devant les autres celui qui aura pris la coupable habitude de mentir devant son père.

TÉRENCE.

POLITIQUE SUR L'INSURRECTION DE LA POLOGNE.

La dernière insurrection polonaise n'a eu ni la durée ni l'éclat du mouvement de 1831. Quelques jours ont suffi pour la comprimer, et c'est à peine si elle a pu franchir les étroites limites de la république de Cracovie. Sous le rapport militaire, elle n'a donc été qu'une simple émeute, et cependant elle semble destinée à exercer sur la direction politique de l'Europe une très grande influence.

La Russie inspire depuis longtemps aux peuples de l'Allemagne et de la Hongrie une aversion à laquelle on ne peut comparer que celle qu'ils ressentent jadis pour la France impériale. Le progrès des idées libérales, le développement ou l'amour des libertés publiques ont accru cette antipathie héréditaire contre les Slaves, et elle s'est naturellement concentrée sur les Mos-

covites depuis que les Polonais ont cessé d'être des voisins dangereux. L'accroissement si rapide de la Russie et l'ambition qui la porte à s'étendre sur toutes ses frontières sont aussi pour beaucoup dans cette recrudescence, et il faut le dire, les barbaries exercées envers les Polonais eux-mêmes y entrent pour quelque chose. Toutes ces causes ont rendu le nom russe odieux à l'Allemagne; elle frémit à la seule pensée de tomber sous le joug de l'empereur Nicolas, et nous croyons n'être coupables d'aucune exagération en affirmant qu'elle défendrait avec plus d'unanimité encore sa frontière orientale que les provinces rhénanes. On sait qu'en 1831, les Hongrois désiraient avec passion secourir les héroïques défenseurs de Varsovie, et très certainement, sous quelque forme que ce vœu se manifestât, il procédait bien plutôt de la haine vouée au Czar que du nouvel amour porté à la Pologne. Les Prussiens, plus avancés dans les voies de la liberté, plus éclairés et plus remuants, se distinguent par la ferveur de leur animosité. Mettre leurs soldats en contact avec ceux de la Russie, ce serait compromettre la paix entre les deux gouvernements. Aucun d'eux n'oserait y songer aujourd'hui.

Telles étaient les dispositions des peuples de la Germanie et de la Hongrie avant les désastres de Cracovie, et, sans aucun doute, ni la victoire remportée sur les insurgés, ni l'usage qui en a été fait, ne les auront rendus moins hostiles à la Russie. De leur côté, les gouvernements de l'Allemagne, malgré les douceurs d'une intimité apparente; ne voyaient pas sans effroi les progrès constants d'une puissance, leur alliée naturelle, il est vrai, contre la liberté des peuples et contre la France, mais leur ennemie tout aussi naturelle en tout le reste. Ainsi, l'Autriche était contrainte de s'opposer à tout prix aux projets du Czar sur Constantinople, et la Prusse s'inquiétait d'un voisinage d'autant plus alarmant que sa frontière à elle, du côté de la Pologne, est mal défendue par la nature et presque dépourvue de fortifications. Jusqu'à présent, en effet, elle s'est, à l'exemple de l'Autriche, principalement occupée des périls auxquels l'exposait ou pouvait l'exposer notre ambition. Elle a porté tous ses soins et toutes ses ressources sur la partie de ses Etats qui nous avoisinent, et comme les fortifications ne se déplacent pas, ce serait un pays presque entièrement ouvert que les armées russes attaqueraient tout d'abord, si les hostilités venaient à éclater. On conçoit sans peine qu'à mesure qu'une guerre avec la France devenait moins probable, les deux grandes puissances de l'Allemagne ont dû se préoccuper davantage des dangers que présente cette situation, et peut-être se seraient-elles entraînées par l'opinion publique à quelque démonstration fort significative si elles avaient été bien sûres que l'appui du cabinet de Saint Pétersbourg ne leur serait jamais nécessaire contre leurs propres sujets.

Quant à la Russie, elle cherchait naturellement à étendre son influence en Allemagne, et comme la résistance que lui opposaient les peuples était trop difficile à surmonter, elle se tournait du côté des souverains, s'efforçant de se les attacher par des alliances de famille, et bien plus encore, de tirer parti des inquiétudes que leur cause la moindre manifestation de l'esprit révolutionnaire. Les fréquents voyages de l'empereur Nicolas, la visite que lui rendit le roi de Prusse après son avènement à la couronne, avaient été habilement employés à détruire les ombrages de la politique allemande, ou plutôt à les remplacer par d'autres; mais d'année en année, il y avait eu beaucoup de terrain perdu, et il était évident que du jour où la Prusse aurait une Constitution, ce serait bien la faute de la France si tout le nord de l'Allemagne ne se séparait pas ouvertement de l'alliance russe et n'entraînait à sa suite le reste de ce vaste pays.

Or, on ne peut se dissimuler que les derniers événements ont singulièrement raffermi l'union alors prête à se dissoudre des trois grands potentats de l'Europe orientale. Menacés dans leurs possessions slaves, la Prusse et l'Autriche ont senti la nécessité de se retrancher au sein du despotisme russe, et la facilité avec laquelle le roi Frédéric-Guillaume a livré les Polonais réfugiés sur son territoire est un témoignage irrécusable de son complet retour aux traditions léguées par son père. Ses sujets, qui avaient si aimablement blâmé le renouvellement du cartel pour l'extradition des déserteurs, ne verront pas sans un amer déplaisir la barbare extension donnée à ce traité, et l'on ne peut raisonnablement supposer que leur souverain eût osé les mécontenter à ce degré s'il n'avait été fermement résolu de leur refuser la Constitution tant de fois promise. Mais plus leur impatience lui paraîtra redoutable, plus il s'effraiera des exaspérations religieuses et politiques dont il se verra entouré, et plus il sera forcé de se rejeter entre les bras de la Russie. Nous n'avons nul besoin d'indiquer les conséquences qui résulteront de ce servage involontaire. Au lieu d'une Charte octroyée au pays, n'y aura-t-il pas une Charte imposée au Roi, et dans ce cas, au milieu des complications venues avant et après, que fera la France ?

L'Autriche s'est placée dans une position et elle a pris une initiative bien autrement périlleuse encore. Nous accipérons, si l'on veut, la version officielle des événements de la Gallicie. Nous admettrons que le cabinet de Vienne n'a commandé aucun de ces massacres qui viennent d'épouvanter l'Europe. Il n'en demeurera pas moins vrai que, depuis le partage de la Pologne, elle a incessamment travaillé à détruire l'influence des seigneurs sur leurs paysans, et qu'à la première occasion les haines si laborieusement amassées ont produit une effroyable explosion. L'existence de la tactique qui a produit de pareils résultats est désormais un fait acquis à l'histoire, et l'on ne saurait douter que les agents chargés de la mettre en œuvre n'aient été bien aises de donner une preuve officielle du succès de leurs longs efforts. On en sera convaincu si l'on songe, d'une part, à la promptitude et complète répression de l'insurrection de Cracovie, de l'autre, au petit nombre

de Galliciens qui étaient disposés à se joindre aux fugitifs de Podgorze. On parle de complots, sans doute, et de papiers saisis; mais le danger était pour les conspirateurs, et non pour le Gouvernement, puisque le peuple les avait en horreur. Les autorités locales devaient donc s'occuper beaucoup plus de les protéger contre leurs vassaux que de les abandonner, sauf à les châtier ensuite. Voilà ce qu'incontestablement elles n'ont pas fait, et ce que d'abord, au moins, elles auraient pu faire. L'Europe donc n'a pas été injuste en les accusant d'une complicité, qui, nous en convenons, serait difficile à expliquer, si on ne l'attribuait pas aux motifs suivants.

Les révolutions qui commencent n'ont guère d'avenir lorsqu'elles ne trouvent aucun aliment, soit dans les passions, soit dans les intérêts de la multitude. Jusqu'ici les Polonais s'étaient soulevés afin de reconquérir leur nationalité, et l'amour de la patrie, unissant les pauvres aux riches, les amenait sur le même champ de bataille pour vaincre ou pour mourir ensemble. N'aura-t-on point pensé qu'il y aurait une habileté suprême à diviser ces deux classes, à lancer la seconde contre la première, à se servir de la force brutale pour dompter la force intelligente? C'était opposer les idées révolutionnaires aux idées révolutionnaires par une combinaison que Machiavel n'avait point prévue et dont, à juste titre, il aurait été fier. Nous voulons croire, pour l'honneur de l'humanité, qu'un pareil système ne s'est nettement présenté à la pensée d'aucun souverain, ni même d'aucun ministre; mais qui oserait nier qu'à l'insu si l'on veut, soit de la cour de Vienne, soit de ses agents, ce système n'ait reçu une aussi complète réalisation que s'il avait été prémédité d'avance? Avec de pareils faits à sa charge, si innocent que puisse être le gouvernement autrichien, il doit s'attendre ici-bas au sort qui lui serait réservé s'il était véritablement coupable.

Nous ne parlerons pas de la désolation d'une grande partie de la Gallicie, car ce malheur, s'il était seul, serait réparé à la longue, et après une année de famine, provoquée par la suspension des travaux agricoles, viendraient des temps plus prospères. Mais il sera bien plus difficile de rendre aux classes supérieures leur ancienne foi dans la pratique du Gouvernement, et de faire perdre aux classes inférieures le souvenir des saturnales qu'à leur yeux du moins il a sanctionnées et applaudies. Une jacquerie commencée par le peuple est déjà d'un assez mauvais exemple, que sera-ce d'une jacquerie autorisée par le pouvoir et récompensée par ordonnance? L'une est formellement anarchique, l'autre a pour auteurs les représentants mêmes de l'ordre, et ceux qui seraient appelés à y prendre part, si elle devait se répéter, y consentiraient difficilement. Malheur au gouvernement placé dans des conditions telles que l'opinion pourra, sans trop d'injustice, le supposer capable de chercher au besoin son salut dans l'emploi de semblables moyens! Il finira par avoir tout le monde contre lui, et ceux qui ne veulent pas être pillés ou massacrés, et ceux qui attendent, sans le recevoir, le signal du meurtre et de la rapine.

Beaucoup plus que le panslavisme ou le désir d'obtenir des institutions nouvelles, les désastres de la Gallicie, ébranleront la puissance morale de l'Autriche dans son empire déjà si chancelant, et, par cela même, elle recherchera avec une anxiété croissante la périlleuse bienveillance de la Russie. La princesse Olga aurait eu peut-être un autre époux si Cracovie s'était soulevé un an plus tôt et que les mêmes crimes, en excitant l'animadversion de l'Europe occidentale, fussent venus ajouter leur détestable influence aux nombreux ferments de discorde qui existent déjà en Allemagne. Que la France et l'Angleterre se tiennent pour averties. Si elles n'y prennent garde, les conséquences de la dernière insurrection polonaise seront toutes au profit de la politique russe en Orient ou des doctrines communistes en Allemagne, et par conséquent dans l'Europe entière. *Univers.*

CORRESPONDANCE DE QUÉBEC.

M. L'ÉDITEUR,

Souvenirs de la Fête-Dieu à Notre-Dame des Anges de Stanbridge.

Il n'y a encore que quelques mois, Notre-Dame des Anges n'était qu'une mission irrégulière, un missionnaire d'Henryville allait une fois tous les mois dans ces endroits solitaires et peuplés d'âmes de diverses croyances religieuses. Les bonnes mœurs s'y pratiquaient à peine parmi les habitants, on se défilait les uns des autres, et souvent entraînés par les fausses idées de leurs voisins d'une religion opposée, des catholiques commençaient à perdre de vue les quelques instructions rares données à la hâte par le missionnaire.... Aujourd'hui, tout est nouveau, tout devient florissant et l'activité va croissante à l'établissement du patron du township, M. H. Des Rivières. Le digne desservant de la paroisse, Messire J. Leclerc avec le zèle et le talent qui le distinguent, a su étudier et comprendre le caractère de ces nouveaux paroissiens, il a su insinuer dans leur cœur le goût pour les cérémonies religieuses, et cela avec avantage pour la religion catholique au milieu de tant de différentes sectes.

Pour la première fois, et c'était bien nouveau pour les habitants du township... La procession de la Fête Dieu qui se fait si belle et avec tant de triomphe dans la capitale... Il y avait ici à Notre-Dame quelque chose de plus imposant, non, par les brillants de bijoux, de pierreries et de diamants, non, par des milliers de personnes,.... non.... C'était la nouveauté de cette pompe au milieu de la forêt.

Rien ne fut plus beau, rien ne fut plus magique à l'âme, que le moment venu où la bannière portant l'image de Marie et de son fils, vint prendre

place en tête de la marche.... Douze jeunes filles habillées de blanc, le ruban bleu à la ceinture, portaient tour à tour une statue magnifique de la Vierge. Elles suivaient deux longues files de femmes marchant le long des balises... le chœur venait ensuite, puis les fleuristes, aux ceintures rouges et bleues, jetaient en figurant, des fleurs à Dieu—l'évêque des thuriféraires montait vers le ciel et emporté par une brise légère, allait se mêler au parfum de la forêt voisine. Derrière le dais, suivaient le patron des townships, son épouse, la famille et quelques amis de la maison. Venait ensuite un corps de six, jouant tous des instruments à vent, puis la foule des hommes tenue en respect et guidée par des connétables au bâton bleu doré... La procession ainsi dirigée s'ébranlait et marchait vers le reposoir—le chant de l'hymne et la musique tour à tour, dans un air, où jamais des chants religieux n'avaient été entendus; l'écho de ces airs mélodieux, donnant sur les bois voisins et répété dans le lointain firent à ma jeune âme une image bien grande de la nature—Nous suivions en silence et en arrière du dais, jusqu'au pont de la petite Rivière. En ce moment, le chant de l'hymne cessa par degrés et le murmure de l'eau qui coulait sur la dalle des moulins, emportait avec la brise les derniers mots du *Pange lingua*, à quelques pas de l'autre côté du pont, se trouvait le reposoir; quelques pots de fleurs, quelques cierges et deux images saintes en ornaient l'intérieur, l'extérieur était fait en arche et entouré de sapins. C'était là que se terminait la marche, le *Te Deum* fut entonné et la procession, reprit son cours, jusqu'à la chapelle avec le même ordre et le même respect.

Tout le tems de la cérémonie, nous eûmes à remarquer avec plaisir la dévotion avec laquelle les Américains accompagnèrent la procession, deux d'entre eux, dont l'un était un des musiciens venu de Durham et l'autre une jeune fille vinrent prier monsieur Leclerc de les baptiser, immédiatement après les cérémonies.

BULLETIN.

Orégon.—Nomination et résignations.—Pologne.—Éducation.—Accident.—Casa da Misericordiá de Rio Janeiro.—Le R. P. Lacordaire.—Venit de l'abbaye de Cîteaux.—Mendiants.—Nouvelle étrange.

Nous donnons les dernières nouvelles d'Europe d'après l'*Aurore* et le *Courrier des États-Unis*.

—Nous avons dit vendredi dernier que les conditions de l'Angleterre par rapport à l'Orégon était devant le Sénat. Ces conditions ont été acceptées à la majorité de 38 contre 12 et le traité devait partir hier pour l'Angleterre par l'*Hibernia*.

—M. Barthe est nommé greffier de la cour d'appel à la place de M. Scott qui a péri dans l'incendie du théâtre de Québec.

—MM. Daly et Papineau ont résigné. Nous ne donnerons aucune des suppositions qui sont à l'ordre du jour. Quand les nominations seront faites, nous en ferons part à nos lecteurs.

—Nous donnons en faveur de ceux qui sympathisent avec la cause des Polonais, un article de l'*Univers* qui ne pourra manquer de leur plaire, par les détails dans lesquels elle entre sur les suites de leur insurrection et sur la politique des différents pays à leur égard.

—Nous avons recommandé, dans notre dernier numéro, la lettre de Mgr. l'évêque de Chartres, à l'attention des personnes qui s'occupent de l'instruction, ou pour mieux dire, de l'éducation de la jeunesse; car l'instruction, sans une bonne éducation, est peu de chose. Le pieux évêque s'afflige de ce qu'on remplace les maximes saintes de la religion par des enseignemens sur les arts, le commerce, et même la culture de la terre; il pense apercevoir en cela, qu'on cherche à courber l'homme vers la terre; tandis que son front élevé vers le ciel lui fait connaître qu'il y a au-dessus de lui une patrie, vers laquelle il doit diriger ses regards. Nous avons remarqué, avec peine, qu'on avait omis dans certains abécédaires, les *Maximes tirées de l'Écriture Sainte*, qui se trouvaient dans les anciens alphabets. On pourrait dire qu'on les a remplacés par autre chose. Mais qu'aurait-on pu trouver de meilleur, de plus insinuant, de plus à la portée des enfans? Qu'on y fasse réflexion; ces maximes sont tirées de l'Écriture Sainte; elles sont les paroles de l'Esprit Saint, qui a voulu se prêter au langage des enfans mêmes. Ces préceptes renferment en eux une bénédiction toute particulière; ils se gravent dans le cœur des enfans d'une manière ineffaçable. Ces saintes maximes ont contribué à réformer, ou au moins, à corriger le mauvais caractère et les penchans vicieux de beaucoup d'enfans; le cœur de l'enfant est comme une cire molle qui se prête à toutes les impressions qu'on veut lui donner. Quand il lit tous les jours, et entend lire continuellement autour de lui ces avis si sages, ces bons conseils si souvent répétés; alors il les regarde comme des choses toutes naturelles, et il ne saurait comprendre qu'il pût en être au

trément ; il se regarderait comme un bien *mauvais petit enfant* s'il manquait en quelque chose, à ce qu'il lit ainsi à tout instant, si, par cas il s'oublie, se livre à quelques petites vivacités, à quelques légers mensonges, quand il retournera à l'école ; il lira ce que sa leçon dit du menteur, de l'orgueilleux et de l'homme colére, alors il aura honte de lui-même, il rougira tout seul, il se reprochera sa faute, sans qu'on ait besoin de la lui faire remarquer ; et ce sera une bonne garantie pour l'avenir. En lisant ces maximes, l'enfant apprendra donc ses devoirs envers Dieu, envers les hommes, et envers lui-même. Qu'est l'homme laissé à lui-même ? Barbare, sauvage et cruel. L'homme naît naturellement égoïste ; il s'oppose à tout ce qui lui résiste, il veut vaincre tout ce qui s'oppose à ses volontés. Le plus timide, le moins résolu des hommes voudrait au moins dans ses désirs l'emporter sur ses semblables. Ne trouve-t-on pas des exemples de personnes qui paraissent dépourvues de toute espèce d'énergie, et qui se sont livrées à des violences atroces pour parvenir à leurs desseins, quand ils ont cru pouvoir échapper à la vindicte publique ou même à la vengeance particulière. Voilà ce que c'est que l'homme qui n'a pas pour base de son éducation, les principes et les préceptes de la religion. Qu'on ne dise point, qu'on ne peut pas corriger les caractères ; ce serait trop croire au fatalisme : *Corrigez votre enfant tandis qu'il est jeune*, dit l'Esprit Saint, *et il sera l'honneur de vos vieux jours*. On peut donc corriger un enfant vicieux. Or, quoi de plus propre pour cela que les instructions que le St. Esprit donne lui-même dans les oracles de ce livre divin qu'il a bien voulu donner aux hommes ? Si j'avais quelques avis à donner, je tiendrais à ce qu'on n'ôtât pas de nos alphabets ou abécédaires, les *Maximes tirées de l'Écriture Sainte*. Gravez ces maximes sacrées dans le cœur de votre enfant ; et il apprendra à craindre Dieu, il pratiquera la justice ; il deviendra bon, doux et compatissant envers les hommes, il s'élèvera par sa sagesse et prendra sa place au milieu des grands ; car la science élèvera celui qui est né dans une condition obscure, et le fera asseoir parmi les princes du peuple.

— Encore un accident par la boisson ! le *Times* rapporte que samedi dernier une vieille femme adonnée aux liqueurs fortes, et qui mettait jusqu'à son dernier sou pour se procurer des boissons, est morte victime de sa passion. Étant dans un état d'ivresse, elle s'avança près d'une tonne pour en prendre du poisson, mais ayant perdu l'équilibre, elle tomba la tête dans l'eau ; quelques personnes l'ayant aperçue et ne la voyant point remuer vinrent à elle, mais ils la trouvèrent morte, quoiqu'il n'y eût pas plus de cinq pouces d'eau.

— L'extrait suivant du *New-York Freeman's Journal* sur les œuvres de charité dans Rio-Janéiro est trop consolant pour que nous puissions le passer.

Les confréries contribuent à l'érection et à l'entretien des églises, soignent les malades, enterrent les morts, fondent des messes pour le repos des âmes ; en un mot, après l'Etat, elles sont le moyen le plus efficace pour encourager et soutenir les établissements religieux du pays. Plusieurs d'entre elles sont devenues riches par des legs et des donations, et c'est une chose très enviée que de devenir membre d'une de ces confréries.

L'hôpital le plus considérable de cette ville est la *Santa casa da Misericordia*, ou la sainte maison de la Miséricorde ; cet établissement est près de la mer, sur le déclin de la colline du château ; il est ouvert jour et nuit pour les malades et les pauvres affligés. On accorde à tous, l'assistance la plus généreuse possible ; noir ou blanc, maure ou chrétien, homme ou femme, aucun malheureux n'est refusé ; personne n'a besoin de recommandations pour y être admis. D'après la statistique du couvent, on y reçoit annuellement cinq mille malades, sur lesquels il en meurt plus d'un mille. Grand nombre de matelots anglais et américains, y sont admis. Pour mieux dire, il n'y a guère de nations, dans le monde dont les infirmités ne soient représentées dans cette maison. La charité n'est pas confinée dans ses murs ; elle s'étend encore aux différentes prisons de la ville ; les malheureux qui y sont renfermés reçoivent de la maison *da Misericordia* les provisions et les médecines qu'on leur accorde avec zèle et empressement, suivant leurs besoins.

— Après avoir offert aux intelligences les plus vives lumières de la foi, et présenté aux cœurs tous les attrait des espérances chrétiennes, le R. P. Lacordaire a couronné, le 9 mai, ses travaux apostoliques, à la cathédrale de Strasbourg, par un sermon de charité en faveur de l'œuvre de la Providence, association dont le but est de prendre sous son patronage les malheureuses orphelines qui, par leur âge, ne trouvent plus d'accueil aux Hospices.

En quittant l'Alsace, le célèbre dominicain n'a pas voulu s'en éloigner sans avoir été à la montagne de Ste. Otilie faire son pèlerinage au tombeau de la patronne de cette province, et contempler ce lieu si remarquable à la fois par les magnificences de la nature et les souvenirs les plus touchants de l'histoire.

— L'abbaye de Cîteaux devait être mise en vente le 28 mai. Voici comme s'exprime l'*Univers*, au sujet de cette nouvelle déprédation des sycophantes politiques de la France.

Ce magnifique édifice est donc menacé des ravages de la bande noire, et nous verrons peut être disparaître, dans quelques jours, cette antique abbaye, comme nous avons vu, il y a quelques mois, disparaître Bligny.

Ce monastère, où vivent encore les plus précieux souvenirs de St. Bernard, qui vint y prendre l'habit avec trente de ses compagnons avant d'aller fonder Clairvaux, est encore debout au milieu de ces terres fertiles, comme un témoignage irrécusable de la puissance vivifiante des ordres monastiques. Cîteaux a donné au Saint Siège les papes Eugène III et Benoît XII. Il en est sorti beaucoup d'archevêques et d'évêques, d'illustres religieux et d'innombrables couvents.

Pendant la Révolution, ce vaste domaine passa entre les mains de M. de Chauvelin, dont la veuve en poursuit aujourd'hui l'expropriation contre un Anglais auquel elle l'avait vendu, et qui n'a pu en payer le prix.

Il était venu y établir une phalanstère. Les disciples de Fourier, mis à l'œuvre une seconde fois, se sont trouvés là, comme à Condé-sur-Verges, convaincus d'impuissance et de stérilité. Il semble qu'au milieu de ces vicissitudes, la Providence veille sur cette terre bénie et consacrée ; il semble que St. Bernard et les saints anachorètes qui ont fécondé ce sol et qui ont édifié le monde par leurs vertus et leurs miracles, aient voulu le réserver pour des œuvres plus pures et plus dignes. Le catholicisme est peut être appelé à y donner au monde une grande leçon, à nous montrer encore ce que peut produire la puissance du travail sanctifié par la prière et la charité.

Nous faisons donc des vœux bien sincères pour qu'une congrégation religieuse vienne préserver Cîteaux de la destruction dont il est menacé.

— On écrit de La Rochelle, le 30 avril : « On avait parlé, il y a quelques jours, du naufrage d'un navire supposé le *Jeune Théodore*, sur la côte d'Océan. L'absence de tout renseignement sur le sort de l'équipage nous inspirait des craintes sérieuses qui semblaient par malheur s'être réalisées. Une femme se trouvait à bord, et son cadavre a été découvert sur le rivage, près de La Boirie. Cette infortunée était jeune ; elle avait de longs cheveux noirs, et ce qui ajoute encore à tout ce que cet événement a de déplorable, c'est qu'elle allait être mère. Les vêtements qu'elle portait indiquaient une certaine recherche ; son linge était d'une extrême finesse, et marqué des lettres R. B. ; elle avait une robe de laine, une écharpe aussi en laine de diverses couleurs ; un corsage en drap avec des manches garnies de velours et fermées par trois boutons de nacre. Ses doigts portaient trois bagues en or ; elle avait des boucles d'oreille de même métal. Quand elle a été trouvée sur le rivage, elle avait les mains jointes et tenant un chapelet en graines des îles liées par une chaîne d'argent à des médailles et à une croix. La mort l'a saisie au moment où elle priait dans la tempête pour son enfant, qui devait faire sa joie et qui a péri avec elle. »

— Trois mendiants, de la commune de Pionnevey-Léchrist, viennent de recueillir de l'Angleterre une succession évaluée à 2 millions de francs, tant en rentes qu'en argent. La part de chacun en rentes s'élève à 60,000 fr.

Il faut aller loin pour apprendre ce qui se passe chez soi.—Le *Freeman's Journal* de New-York donne la curieuse nouvelle qui suit à ses abonnés.

On a reçu à New-York des lettres qui nous apprennent que quinze cents volontaires ont été organisés à Québec pour la guerre du Mexique, et qu'il y a maintenant un agent en chemin vers Washington pour offrir ses services au président des Etats-Unis. Il est aussi hautement probable que des compagnies de volontaires vont se former à Montréal et dans les autres villes du Canada ; et qu'une grande quantité des forces requises pour continuer la guerre du Mexique nous sera fournie par nos voisins Canadiens.

N'OUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

— Les malheurs de vendredi étaient, dimanche, la cause d'une lugubre cérémonie. En face d'une si récente et si terrible calamité, lorsque le crêpe funèbre pendait à presque toutes les portes, comment était-il possible de parcourir les rues, même pour chanter des cantiques de joie à la louange du

Soigneur : aussi à St. Roch, pas plus qu'à Notre-Dame, il n'y a pas eu de procession de la Fête-Dieu. Le curé de Québec, en recommandant aux prières dix-sept des victimes de l'incendie, était profondément ému, à chaque nom qu'il prononçait, il s'arrêtait un peu comme pour comprimer ses sanglots. Il adressa ensuite aux fidèles une allocution pleine de religieuse sympathie pour tant d'infortunés ; sa voix paternelle avait quelque chose de solennel et de triste comme la mort, mais de tendre comme la miséricorde et d'affectueux comme la charité. En racontant cette calamité récente, il reporta sa pensée vers nos malheurs de l'année dernière ; à ce reprochement ses larmes coulerent en abondance de tous les yeux.

Il avait annoncé que le plus grand nombre des enterremens aurait lieu immédiatement après les vêpres. Aussi à quatre heures, tous les corbillards houchaient les avenues de l'Eglise, et ce cortège des morts laissait à peine de place au cortège des vivants qui venaient en foule réfléchir sur le néant de notre nature et de nos espérances. Quatorze cercueils venaient d'être introduits dans le lieu de prière, entourés d'une multitude innombrable de personnes ; la foule y était compacte, et cependant, aussi loin que le regard pouvait apercevoir sur le marché et sur la rue La Fabrique, on apercevait une multitude non moins dense. Bientôt la cloche annonça que l'on allait conduire ces morts à leur dernière demeure ; les portes de l'Eglise s'ouvrirent et le convoi défila suivi de la foule qui pria dans un religieux silence.

Quel contraste entre ce spectacle de l'infortune et de la mort, et le cortège de triomphe et les chants d'allégresse qu'il remplaçait. Le Dieu de l'Univers devait en ce jour manifester sa victoire sur la mort ; et, comme pour respecter les coups qu'il venait de frapper et comme pour se recueillir sur son œuvre, il cède sa place au cortège de la mort même ! C'est un enseignement qu'il substitue à un autre enseignement ; c'est la glorification de sa divinité qu'il remplace par la méditation sur les mystères du néant de l'homme et sur les destinées de l'avenir, comme une autre glorification de sa toute puissance et de sa miséricorde. On n'entendait pas, dimanche, les cris de " Hosanna, hosanna : gloire au fils de David ; " " le voici le Dieu de l'Univers ; " on n'apercevait pas les pompes joyeuses de l'Eglise orner les épaules des enfans de Jérusalem ; on n'entendait pas des voix angéliques et suaves chanter les merveilles de la création de Dieu ; mais le tintement lugubre des cloches et les accents tristes et solennels du chœur qui chantaient les désolantes merveilles de sa puissance de destruction, portaient à tous les cœurs de pénibles impressions. La procession des lévites ne parcourait pas les rues abritées d'un nuage de pavillons, de festons, de guirlandes de fleurs et de voûtes de verdure ; mais la mort a fait entendre de funèbres tintemens, et la même multitude, qui devait chanter de joyeux cantiques, a laissé tomber ses mains de douleur et s'est prise à prier et à méditer sur des cercueils. La prière pour les morts, au milieu du silence des tombeaux, est sublime et sympathique tout ensemble ; cet entretien intime et affectueux entre la mort et la vie a quelque chose de divin qui nous transforme et nous élève vers une région meilleure.

Quand vous vous rappelez ce malheur récent d'une ville si habituée à l'infortune, vous êtes tenté de dire comme le prophète de la destruction : *Va Jérusalem !* (Malheur à toi, Jérusalem). " Ah ! tant d'infortunés que la flamme poursuit, qu'elle va atteindre en un instant, que vous voyez, qui vous voient, que vous entendez, qui vous entendent, qui vous appellent par votre nom, qui vous crient avec l'accent de la détresse de les secourir, de les sauver, de les bénir, de les absoudre, tant d'amis que vous touchez, auxquels vous vous cramponnez pour les arracher à la mort et que cependant vous vous voyez forcés d'abandonner vivants encore pour ne pas périr vous-même avec eux, n'est-ce pas là un déchirant spectacle ! " " Je les vois encore, nous disait un ami, ces figures aux traits hagards, je les entends encore ces voix qui me disaient : " *Sauvez-moi, bénissez-moi.* " Un cher petit enfant avait enlacé ses mains à mon cou et me pressait de toute la puissance du désespoir, je fis un effort surhumain pour le sauver ; mais je dus l'abandonner !... J'étais hors de moi, je ne me connaissais plus de douleur ; j'aurais péri avec ces malheureux que je ne pouvais abandonner, leurs cris me ramenaient sans cesse vers eux. Mais on m'enleva malgré moi de ce lieu, et je n'entendis plus rien, car bientôt une flamme ardente sortait de toutes les issues."

Chacun raconte la scène dont il a été témoin, chacun fait part d'une péripétie de ce drame lugubre : ici c'était un père qui, dans son dévouement paternel, disait : *Laissez-moi, sauvez plutôt mon enfant.* Là un jeune homme, plein d'amour et d'humanité, qui, après avoir sauvé une jeune fille, se lance au milieu du danger pour arracher au péril celle qu'il devait quelques jours plus tard unir à ses destinées ; mais ce bonheur n'était pas pour lui, car le flambeau de l'hymen s'est éteint dans la fumée épaisse de l'incendie, et il est péri avec celle qui, ne pouvant plus partager sa vie, a du moins partagé sa mort.

Nous ne pouvions nous soustraire à ces tristes pensées dont on nous parlera sans doute l'expression.

Journal de Québec.

Protêt contre l'Acte appropriant les biens des Jésuites.

Protêtant.—Parce que la législature n'a pas le droit de disposer contrairement à leur destination primitive, des biens du ci-devant ordre des Jésuites, tenus en dépôt par le gouvernement de Sa Majesté.

Parce que, les dits biens appartenant exclusivement aux catholiques romains et donnés pour des fins catholiques, ne peuvent être appropriés pour le soutien d'écoles protestantes sans une violation des règles de la justice, en

divertissant une partie de ces biens pour des fins diamétralement opposées aux vœux et à l'intention des donateurs.

Parce que ce bill est impolitique et aura de pernicieux résultats en ébranlant la confiance des sujets de Sa Majesté dans une législature qui paraît ne pas se croire liée au respect qui doit être porté aux intérêts et aux droits acquis.

(Signé) F. P. BRUNEAU,
L. MASSUE.

FRANCE.

Le Constitutionnel et le *Siècle* attaquent la dernière lettre de Mgr. l'évêque de Chartres. Connaissant leur talent, ils emploient l'arme de la plaisanterie, la plus terrible dans les mains françaises. Nous n'entreprendrons point contre eux une guerre de bons mots ; nous leur ferons seulement observer qu'il ne leur appartient guère de critiquer les hommes de bien qui proposent un moyen quelconque de couper court aux crimes, politique ou non, contre la vie du Roi, attendu que de tout temps ils ne se sont guère préoccupés que de l'intérêt des coupables. M. Cuivillier Fleury même les bat sur ce chapitre, et les battrait encore, eussent-ils des ressources de dialectique et de littérature qui n'abondent pas chez eux. Dans le fait, lorsqu'on est ouvertement du parti des corps-francs, lorsqu'on les défend à la presse et à la tribune, lorsqu'on fait cent articles pour prouver que Leu n'a pas été assassiné, et qu'après tout, le sang versé n'était pas si pur, il serait prudent de couler sur de telles matières. On prête trop le flanc à l'ennemi.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

—La *Gazette de Nelson* d'hier au soir, annonce que MM. H. Burstall, J. B. Forsyth, F. X. Paradis et W. Welch font une quête en faveur des veuves et des orphelins par suite du terrible incendie de vendredi dernier. Nous sommes convaincu que tous les citoyens de Québec, sans exception, s'empresseront avec le zèle qui leur est ordinaire, de venir en aide aux malheureux qui ont été privés subitement et d'une manière aussi cruelle, de leurs époux, de leurs pères et mères. Car si Québec est la cité des désastres et des malheurs, elle est aussi la ville de la charité et de la bienveillance par excellence.

Canadien.

—La *Gazette de Québec* dément les bruits qui ont circulé à Montréal qu'un cas de colera asiatique était survenu à Québec. Elle ajoute que Québec n'a jamais été plus exempt de maladies, de toute sorte, qu'il ne l'est à présent.

Idem.

—Ce matin, vers onze heures, le feu s'est déclaré dans le haut de la couverture d'une maison occupée par M. Mills, confiseur, Haute-Ville, près du Cimetière des Picotés. Grâce à la présence de notre infatigable inspecteur du feu, M. Wells, et au zèle et à l'activité des voisins, le progrès des flammes a été arrêté avant d'avoir causé un tort considérable. Tous les jours, depuis vendredi soir, notre ville a été mise en émoi par le cri alarmant de *au feu ! au feu !* Nous engageons tous les citoyens à surveiller exactement leurs employés et à visiter eux-mêmes tous les lieux de leurs maisons dans lesquels on fait du feu : car la moindre négligence pourrait, dans ce temps de sécheresse, causer un incendie dont il est impossible de calculer les suites. Nous croyons devoir recommander la visite des cheminées dont un grand nombre sont très mauvaises et peuvent en prenant feu, comme il est arrivé ces jours-ci, mettre en danger et la vie des citoyens et leurs propriétés.

Idem.

—Un des soldats du piquet stationné à la douane de St. George Aubert-Galloin, comté de Dorchester, s'est suicidé avec une arme à feu, jeudi, le 11 du courant, sur les 6 heures du matin. Au bruit de la détonation, ses compagnons se rendirent auprès de lui ; mais le malheureux ne donnait aucun signe de vie. La balle lui avait horriblement brisé le crâne. On attribue à un dérangement d'esprit l'action de ce jeune homme dont nous n'avons pu nous procurer le nom.

NOUVELLES D'EUROPE.

Arrivée du Great-Western.—L'arrivée de ce vaisseau nous donne des nouvelles d'Angleterre plus récentes de onze jours. Il est parti de Liverpool le 30 de Mai, et est arrivé le 15 juin à New-York.

La plus importante des nouvelles est sans contradiction celle de la première lecture du Bill sur les Céréales, dans la chambre des Lords, qui a été voté à une majorité de 47. Le résultat de cette première épreuve donne tout lieu de croire que la mesure sera adoptée par ce corps. Le Bill des Douanes a aussi été lu, pour la première fois dans cette chambre.

M. Smith O'Brien, membre Irlandais, que la Chambre des Communes avait fait incarcarer sur son refus de servir dans un comité qui ne regardait pas les affaires d'Irlande, a été relâché, le comité dans lequel il refusait de travailler ayant fait son rapport.

La Reine est heureusement accouchée d'une fille le 25 de mai. On dit que Louis Philippe ainsi que la Reine des Bèges doivent bientôt faire une visite à Windsor.

Les troupes qu'on disait destinées pour l'Orégon doivent, il paraît, se rendre, sur le *Crocodile*, au Fort York, sur les côtes de la Baie d'Hudson.

Le roi de Prusse doit, dit-on, convoquer les chambres et publier enfin la Constitution annoncée depuis si longtemps.

Louis Bonaparte s'est évadé du Château de Ham, il doit, dit-on, rejoindre son père à Florence.

Il est certain que le gouvernement anglais a officiellement reçu la *Notice*

de la fin de l'occupation conjointe. Le *Great-Western* rapportait la réponse du gouvernement anglais.

Les nouvelles des Indes sont toutes pacifiques. Le Choléra faisait de grands ravages parmi les indigènes.—La disette s'y faisait aussi sentir.

L'éditeur de la Gazette de France a été poursuivi pour libelle contre le Roi, trouvé coupable, et condamné à une amende de 3,000 francs et à 4 mois d'emprisonnement.

—Le steamer *Great-Western*, arrivé hier, après une traversée de quinze jours, avec 117 passagers, nous a apporté nos journaux et correspondances de Liverpool du 30 mai et de Paris du 27 au soir. Les faits les plus saillants sont, en Angleterre, l'accouchement de la reine (à tout seigneur, tout honneur!) le triomphe du *corn bill* dans la chambre des lords, et, en France, la fuite du prince Louis Napoléon de sa prison du château de Ham. Cette dernière nouvelle nous a causé une satisfaction que nous ne prendrons pas la peine de dissimuler. Nous sommes porté, par conscience et par devoir de patriotisme, à ne désirer que des succès au gouvernement de notre pays contre ses ennemis du dehors et du dedans, mais le prince Louis Napoléon avait assez expié la faute de son inexpérience par un emprisonnement de plusieurs années, et, dans le cœur de tous les gens qui ont conservé le culte du grand nom qu'il porte, l'heure de la clémence avait sonné, depuis longtemps, pour le prisonnier. Non seulement le gouvernement français avait manqué de tact en ne devinant pas, en ne partageant pas le sentiment public, à cet égard, mais il avait manqué de charité et de grandeur en n'accordant point au prince Louis l'autorisation qu'il avait demandée, sur parole, d'aller recueillir la bénédiction et fermer les yeux de son père mourant. Le fils devait là plaider pour le prince, et si ce dernier avait manqué à la parole donnée, il eût, à coup sûr, plus servi les intérêts du gouvernement français que les siens propres. Au lieu d'un honneur et d'un profit certains et faciles, on n'a recueilli que des rires et du ridicule. On récolte ce qu'on sème.

C'est d'une princesse qu'est accouchée la reine, Victoria. C'est son cinquième enfant. La reine Victoria n'a que 27 ans. On voit qu'elle est appelée à laisser une nombreuse descendance. La mère et l'enfant se portaient bien, disent les bulletins officiels des médecins de la cour.

C'est le 29 mai que la loi des céréales, ou *corn bill*, a obtenu sa seconde lecture dans la chambre des lords. Cette seconde et décisive épreuve a valu à cette grande réforme-fiscale une majorité de 47 voix. La première lecture, qui est une affaire de pure forme, avait eu lieu, sur la proposition du duc de Wellington, et malgré un discours furieux du duc de Richmond. Mais l'engagement le plus sérieux eut lieu le 25 mai, entre les lords Ripon et Clarendon, champions du cabinet, et lord Stanley et M. Brougham, défenseurs du système de protection. Pour devenir loi, le bill doit encore subir une troisième et dernière lecture. Mais son sort est désormais fixé.

On peut juger dès à présent du résultat que devra produire cette grande mesure par le seul effet qu'a eu son adoption dans la chambre des communes. Dès lendemain du vote, à la troisième lecture, le prix du pain a baissé à Londres de 1 penny 1-2 par quatre livres anglaises, ce qui le met à 6 pence (60 centimes). La livre anglaise ne vaut que 453 grammes 50 centigrammes; en sorte que le prix actuel de 6 pence équivaut chez nous à 66 centimes les 2 kilogrammes, ou 4 centimes au-dessous du tarif actuel de Paris.

Cette victoire de sir Robert Peel est venue heureusement neutraliser l'espèce de panique que la nouvelle des événements du Mexique avait causée, le 28, sur le marché de Liverpool; la confiance en l'avenir l'a emporté, et les prix du coton ont repris une tendance à la hausse assez marquée, après avoir subi une baisse de 1-8 de denier.

L'imbroglio parlementaire dont le représentant irlandais, M. Smith O'Brien, s'était fait le héros, s'est terminé par son élargissement. La chambre des communes paraît avoir été assez embarrassée de ce prisonnier, et l'a relâché, de guerre lasse. C'est peut-être la meilleure punition qu'elle ait pu infliger à cet amateur du martyre.

LES ÉTATS-UNIS ET LE MEXIQUE.

—La prise de Matamoras par le général Taylor a en grande partie dissipé les inquiétudes de ceux qui supposaient que les Mexicains étaient déterminés à continuer leurs attaques sur le fort Brown. Le 17, vers le lever du soleil, le général Ampudia fit demander au général Taylor une entrevue, il se rendit au camp américain, et proposa un armistice : le général Taylor répondit qu'il était trop tard, et qu'il ne pouvait accueillir sa demande. Le général Ampudia demanda alors suspension d'armes, mais il ne fut pas plus heureux, car le général Taylor lui répondit que toute son artillerie était au fort, il était déterminé en faire usage.

Ampudia désira que le général Taylor lui fit connaître si Matamoras, lui étant abandonné, il en excepterait les propriétés du gouvernement. Non ! fut la réponse du général Taylor. Je prendrai la ville demain à quatre heures du matin. Ampudia ne pouvant rien obtenir, consentit à se retirer, et le général Taylor se mit en marche pour le fort Brown et traversa la rivière le lendemain, au point du jour, sans avoir éprouvé aucune résistance de la part des Mexicains, dont plusieurs, au contraire, aidèrent à l'atterrissement des bateaux.

Après qu'il eut opéré le passage du fleuve, nombre de citoyens et d'officiers mexicains se rendirent auprès du général Taylor, et lui demandèrent s'il leur était permis de conserver les propriétés du gouvernement. Le général Taylor leur répondit qu'il *Vouloit la ville entière!* En effet, les clés de Matamoras lui furent remises, et l'on vit aussitôt après flotter, au bruit

de mille hurrahs, sur les murs de cette ville, la bannière étoilée à la place du pavillon mexicain. Une force suffisante eut ordre de garder le fort, et le reste de l'armée fut distribué dans les environs de la ville.

Ampudia était parti de Matamoras aussitôt après son entrevue avec le général Taylor.

Arista avait retraité sur Rionosa, où il se trouve maintenant campé, attendant un nouveau renfort de 15,000 hommes qui, dit-on, devaient lui être envoyés par Parades, et avec lesquels il devait ouvrir une nouvelle campagne.

Les troupes qui avaient débarqué aux Brasos-Santinugo et dont le nombre était porté à 2,000 hommes, avaient été établir leur camp à cet endroit, et à la Pointe-Isabelle, jusqu'à ce qu'elles eussent reçu des ordres du général Taylor. Les régiments commandés par les colonels Dakin et Davis, étaient campés sur les derrières du fort Polk. Officiers et soldats jouissaient d'une bonne santé, quoique l'eau soit détestable.

Blocus de Vera Cruz.—Voici les instructions données par le commodore Conner à l'escadre chargée de bloquer les ports mexicains sur le golfe.

1°. Les vaisseaux neutres seront respectés, à moins de tentative de leur part pour violer le blocus après qu'ils en auront été officiellement instruits, auquel cas ils seront capturés.

2°. Les vaisseaux neutres qui se trouvent actuellement dans les ports bloqués auront 15 jours pour se retirer.

3°. Vera-Cruz et Tampico demeureront entièrement libres pour les paquebots de postes neutres et non commerciaux.

4°. On laissera les bateaux pêcheurs mexicains se livrer à leur travail sans les inquiéter.

5°. Dans l'état politique actuel du Yucatan, le pavillon de cette république doit être respecté.

Flotte anglaise sur les Côte du Mexique.—Une lettre de Topik, en date du 25 avril, dit que l'amiral Seymour, dont on savait déjà l'arrivée à Mazatlan, concentre dans ce port une flotte qui se composera du *Goliugwood*, de 80 canons; de l'*America* et du *Granpus*, de 50, et de plusieurs autres navires plus petits qui porteront le nombre total des houches à feu à 346. L'amirale a en outre, quatre vapeurs à sa disposition. Cette réunion de forces faisait espérer aux Mexicains que l'Angleterre se déciderait à chercher dans la guerre la solution de ses différends avec les Etats-Unis.

Commerce de Matamoras.—Le port de Matamoras vient d'être ouvert en franchise au commerce des Etats-Unis. Jusqu'ici les droits prohibitifs mis par le gouvernement mexicain, à l'introduction du coton, avait mis obstacle à l'importation des produits américains qui vont trouver ainsi un nouveau et fructueux débouché. Le *Patriote* de Charleston, remarque à ce sujet que ce seront probablement les plus chauds adversaires de la guerre qui seront les premiers à en recueillir les bénéfices dans cette occasion.

Nouvelle du Mexique.—Le brick *Elin McLeon* est arrivé à la Nouvelle-Orléans; mais ses rapports ne font que confirmer les nouvelles que nous avons données dans notre dernier numéro.

Paradès semble toujours appréhender une révolution et continue à sévir contre les personnes qu'il soupçonne de n'être point favorables à son administration; il cherche à consolider son pouvoir en distribuant au peuple des proclamations belliqueuses.

Les prisons se remplissent de suspects; une trentaine de Mexicains marqués ont été arrêtés comme conspirateurs.

Le blocus des ports du Mexique a été officiellement notifié par le capitaine Andrew Fitzhugh, du steamer *Mississippi*, au commandant de la Vera-Cruz.

En apprenant cette signification, l'*Indicator*, de la Vera-Cruz, demande si la nation contempera d'un œil calme le pavillon américain se déployant orgueilleusement devant la citadelle, et si les citoyens de Vera-Cruz seront plus valeureux que ceux de Matamoras?

Le même journal fait un dernier appel au gouverneur mexicain; il l'engage à équiper et à armer en corsaires tous les bâtiments dont il peut disposer, et à distribuer des lettres de marque aux Mexicains, qui profiteraient, dit-il, avec empressement, de cette occasion de venger l'honneur de leur pays.

Dernières nouvelles.—Le steamer des Etats-Unis *Mississippi*, capitaine Fitzhugh, est arrivé à Pensacola, le 4 juin, venant de Vera-Cruz.

Il avait à bord, comme passagers: le docteur Wood, de la marine des Etats-Unis, porteur de dépêches importantes, du commandant Sloat, officier commandant les forces navales sur le Pacifique; J. Parrott, consul des Etats-Unis à Mazatlan; M. Dimond, consul des Etats-Unis à Vera-Cruz et sept autres Américains de Mexico.

Vera-Cruz était bloquée par les bâtiments des Etats-Unis *Raritan*, *Fulmouth* et *Somers*.

La barque américaine *Eugenia*, capitaine Briscoe, de New-York, appartenant à P. A. Hargons, avait évité le blocus, quoique poursuivie par les frégates de l'escadre, et avait atteint Vera-Cruz.

Suivant les rapports transmis par le *Mississippi*, les Mexicains se sont déclarés contre Paradès.

Une flotte anglaise de 14 bâtiments, y compris trois vaisseaux de ligne, croisait sur la côte occidentale de l'Amérique.

Il paraît que M. Parrott n'a mis que 20 jours à venir de Mazatlan. Il lui a été permis, ainsi qu'au docteur Wood, de traverser le Mexique sans être inquiété.

Le *Mississippi* avait quitté Vera-Cruz le samedi précédent.

(*Pensacola Gazette* du 6 juin.)

Volontaires.—Le nombre des volontaires qui doivent entrer *immédiatement*

au service, est de 17,151. Ving-huit régimens au complet, formant 24,436 hommes, devront se tenir prêts à partir, 24 heures après l'ordre qui leur en sera donné. Le chiffre total des enrôlemens à faire est de 41,149, dont 37,701 fantassins et 3,945 cavaliers. Ces forces, ajoutées à celles qui sont maintenant au service, font un total de 60,000 hommes.

DRAME COMICO-PHILOSOPHIQUE.

Suite.

OR. Peut-on croire que des gens soient assez stupides, excusez, le mot m'est échappé, mais je ne m'en dédis point, que des gens soient assez stupides pour ajouter foi à des raisonnemens aussi absurdes ! Toute la force de ce raisonnement ne serait tout au plus que celui-ci : PÉNÉIDE ou tout autre livre quelconque a pu être le résultat des caractères d'imprimerie jetés au hasard des millions de fois dans leurs cases ; donc le monde est le résultat du concours fortuit des atômes qui se sont accrochés, attirés, repoussés par des combinaisons répétées des millions de fois, grâces aux lumières de la philosophie, on ne sera plus embarrassé de deviner les auteurs des ouvrages de littérature, de sculptures, d'architecture que l'antiquité nous a transmis ; il sera plus simple de dire que la matière en passant d'une forme à l'autre par des combinaisons infinies, contenue d'un dernier mode d'être, s'en est tenue à celui là, et n'a pas voulu passer plus loin, crainte d'y perdre par de nouveaux changemens. Mais cette matière qui peut prendre, ou au moins, retenir quand il leur plaît, de si belles formes lui attribuez vous aussi l'usage des idées ? peut-elle penser, comparer, raisonner, car enfin il faudrait nous prouver que quoique vous ne soyez que matière, vous avez cependant des facultés intellectuelles, ou en d'autres mots, vous pensez, et cette faculté de penser, pouvez vous l'admettre dans la matière ?

TH. Il faudrait connaître la substance constitutive de la pensée pour avoir une connaissance analogue à son être, dans toutes ses modifications réelles et possibles, d'ailleurs on ne connaît pas toutes les propriétés de la matière, de manière qu'on ne peut pas dire ce que la matière n'est point, ni ce que c'est que l'âme, on crie partout *l'âme, l'âme*, c'est dit-on une harmonie, une entéléchie, une omémorie, enfin on a fini par en faire un petit Dieu qui finira un jour par l'emporter sur le grand-Dieu, puisqu'on lui donne déjà la liberté de faire ce qu'il veut malgré lui.

HERM. Puisque Dieu a créé l'homme libre, et non esclave, il peut bien agir ou ne point agir quand il lui plaît, sans cela il n'y aurait ni mérite ni démerite.

TH. C'est se casser la tête mal à propos que de se fatiguer à de pareilles niaiseries, l'homme est libre comme mon horloge quand elle sonne midi ou onze heures.

HERM. Dans ce cas, mon cher Thérémène, vous n'êtes donc qu'une machine, mais une machine montée comme vous doit avoir beaucoup de ressorts, pour que les sons que votre langue articule s'adonnent exactement avec les sons de ceux qui ont l'honneur de lier conversation avec vous.

STEN. (à part) Il est vrai que ses sons n'ont pas grand bon sens. (haut) Une machine comme vous, puisque vous voulez bien avoir l'honneur d'être machine vaut bien les automates du célèbre Vaucanson ; mais laissons, s'il vous plaît cette matière ; d'ailleurs vous ne nous avez point dit comment l'homme et les animaux ont pu être formés ; je serais pourtant curieux de savoir comment cela a pu se faire dans le système de vos atômes.

AU. C'est moi qui vous répondrai là dessus, et rien n'est plus aisé à imaginer. Ces atômes se sont divisés en plusieurs corps tels que le soleil, la lune, la terre, les étoiles, et les comètes. La terre qui est la seule que nous connaissons de ces grands corps, s'est trouvée couverte d'eau, qui était le produit des atômes les plus légers après l'air. Pendant un grand nombre de siècles, les rayons du soleil ont pompé l'eau, et ont desséché une grande partie du globe terrestre.

HERM. Voilà bien des effets sans cause, mais attendons...

AU. Dans un grand nombre de marais et d'étangs, la fermentation a fait développer une infinité de germes qui d'abord ont produit des animalcules, que la nature par l'action de la chaleur du soleil, a transformés en vers, en larves, et en insectes de mille millions de façons suivant les chances du hasard, et dans un espace de quelques milliers d'années ces insectes grossissant toujours ont fini par devenir de gros poissons ; quelques uns de ces poissons échoués sur le rivage, en se débattant contre les rochers se sont donné la forme de bras, de jambes, de pieds, de mains, de doigts et d'orteils, car toutes ces découpures que l'on remarque dans l'homme ne résultent que des efforts violents que ces poissons ont faits en se débattant dans un atmosphère qui ne leur était pas propre alors.

HERM. Le hasard leur a été bien favorable dans la découpe

des bras, jambes, mains, doigts, et orteils, et dans toutes les diverses jointures, et de plus le visage de l'homme ressemble beaucoup à une tête de morue, n'est-ce pas ?

AU. Oui sans doute, et nous portons encore pour preuve incontestable de cette vérité, une peau écailleuse ; notre peau n'est autre chose qu'un tissu de petites écailles semblables à celles d'une jeune carpe. Le microscope est un témoin irréfutable de cette vérité. Qu'avez vous à repliquer là dessus ?

STEN. (S'avançant vers Aristippe et le saluant profondément.) Salut monsieur le philosophe Carpe.

TH. Point de moquerie, s'il vous plaît.

STEN. Êtes-vous aussi le descendant de quelque fameux brochet de l'océan.

HERM. Votre première grand'mère était sans doute quelque baleine de la mer des Indes ? mais comment messieurs vos ancêtres poissons ont-ils appris à penser, raisonner, parler, entendre et comprendre, et même comment ont-ils pu acquérir leurs qualités physiques de boire, manger, digérer, et toutes les autres qualités qui sont naturelles à tous les animaux ?

TH. A des questions si absolues, mon ami Aristippe ne se croit pas obligé de répondre, mais par chance je me rappelle mot pour mot un échantillon d'un de nos plus fameux philosophes, et il servira de réponse catégorique à toutes vos difficultés.

STEN. Écoutez, cela doit être bien beau.

TH. Le voici tel qu'il est imprimé dans un ouvrage qui changera la face de la science sur la surface de la terre. "La contractibilité doit être admise comme la propriété vitale de la matière des nerfs, les enveloppes de l'encephale, le nevrilège des nerfs, le système vasculaire de l'un et de l'autre, le possèdent comme tissu gélatineux ; l'albumine ou le fibre nerveux proprement dit, en jouit comme matière albumineuse, c'est par cette importante matière que nous sommes en ressort avec l'oxygène, avec le calorique, avec l'électricité, avec d'autres impondérables peut-être."

STEN. Avec, avec, avec, avec des auteurs si savans, je ne suis plus en peine de savoir où vous puisez les grands termes dont vous servez dans vos savans discours.

DAV. Ce monsieur Thérémène parle bien ; mon maître ne parle pas mieux.

TH. (à Davus.) Davus, s'il vous plaît, il ne vous est pas convenable de venir ici nous interrompre.

STEN. (à part.) Oui, c'est bien dommage, on y perd beaucoup.

HERM. Excusez moi, je vous en supplie, mais je ne comprends point le sens de votre auteur si savant.

TH. Eh bien ! je vais vous l'expliquer : les objets extérieurs frappent la sensibilité de nos nerfs, comme l'archet frappe les cordes d'un violon, ce contact est porté par vibration, jusqu'à la table polie et unie de l'intellect qui est passif, et où s'imprégnent les images des choses qui nous environnent ; c'est là que les idées sont comme machées et triturées par les sens, et elles achèvent ensuite de se digérer dans le susdit intellect qui est comme l'estomac du *Sensorium*.

STEN. Voilà qui est bien pensé, et je savais bien que M. Thérémène ne resterait pas court dans ses explications.

TH. Eh bien, M. je suis content que vous me compreniez ; les idées, les pensées, les jugemens de l'esprit ou de ce que vous appelez l'esprit sont l'effet du flux et du reflux de la moëlle des os qui est transportée à la matière molle ou dure du cerveau, ce qui fait que ces idées s'y imprégnent vite ou lentement ; alors les commotions des nerfs et des fibres, mêlées aux humeurs lymphatiques du système du sang transpassant les formes osseuses et glanduleuses du cerveau, donnent le développement et l'explication des habitudes et de tempéramens de chaque individu en particulier.

OR. Je vous dirai franchement que ces mots ne sont que des mots, et que si les poissons pouvaient articuler ils pourraient bien en dire de pareils.

TH. Qu'avez vous à y reprendre, ce sont les mots dont on se sert dans la nouvelle école.

HERM. Eh bien passe pour les mots, mais avec cette doctrine, toute affreuse qu'elle est vous ne pourrez expliquer tout au plus que les idées qui sont du ressort des sens, comme les images des corps, mais quand aux idées qui ne proviennent point des images extérieures des corps, ou qui ne frappent point le *sensorium* comme vous dites, comment pourrez vous les concevoir.

TH. Vous n'y comprenez goût, et vous me faites là des questions de midi à quatorze heures, comme s'il s'agissait de Métaphysique, puisqu'il n'y a que des corps et des impressions des corps.

OR. Mais en ce cas, il faut donc encore revenir aux machines, et

toutes nos pensées et nos actions ne sont donc que des impressions de la matière ?

AR. Est-ce que vous en doutez ?

OR. Oui, ou c'est bien injustement qu'on a pendu ce pauvre Garcias pour avoir tué son père, et Bigor pour avoir volé le trésor du Roi, puisque l'un et l'autre n'agissaient que par les impressions de leurs nerfs, qui les nécessitaient à ces mauvaises actions.

TH. Ce n'est pas mon affaire, mais les pauvres malheureux, il fallait bien qu'ils en vissent là.

OR. Votre doctrine ne s'accorde ni avec les lois ni avec les mœurs d'aucun peuple soit civilisé soit barbare. En tout temps, en tout lieu, on a toujours admis que l'homme fesait le bien ou le mal par son choix, et d'accord avec sa propre volonté ; partout on punit le vice et on récompense la vertu ; si l'homme n'était pas libre, ces lois seraient au moins ridicules ou inutiles.

TH. Oui ridicules, et archi-ridicules ; avec leurs lois, plusieurs peuples tuent leurs pères, quand ils sont vieux et croient bien faire.

OR. J'avoue que plusieurs peuples barbares peuvent se tromper sur les conséquences qu'ils tirent des premiers principes fondés sur la nature, mais ils ne se trompent jamais sur les premiers principes mêmes ; par exemple, les sauvages de l'Amérique savent qu'ils doivent aimer, respecter, honorer leurs parents, les soulager dans leurs souffrances, mais ce principe mal entendu les porte à abrégier leurs jours, lorsqu'épuisés d'infirmités et de vieillesse, ils ne peuvent plus supporter les travaux d'une vie qui doit être extrêmement pénible et fatigante dans ces forêts immenses, où le sauvage n'a point de demeure fixe. En donnant la mort à leurs parents ces peuples croient donc leur rendre un service qu'ils espèrent un jour recevoir de leurs propres enfants.

TH. Voilà ce que c'est que l'homme en société ; l'homme en société est toujours sujet à mille torts et travers.

OR. Dites donc plutôt que ces peuples ne sont pas encore parvenus à l'état de société.

TH. Non, non, s'ils tombent dans de pareils erreurs, c'est qu'ils ne suivent pas l'instinct de la pure nature, on ne voit pas les lions, les ours ni les tigres tuer et dévorer ceux dont ils ont reçu le jour.

HERM. Il est vrai que l'homme qui n'écoute pas sa raison devient pire que les animaux les plus féroces ; mais expliquez moi donc ce que vous entendez par cet instinct de pure nature ?

TH. Je veux dire que l'homme doit naître, vivre, et mourir dans les bois, c'est là, où le porte son instinct et la voix de la nature ; il n'y a que les arts et les sciences qui ont réduit l'homme à un état qui est contraire à sa propre constitution ; mais avec le temps l'homme philosophe se débarassera de ces liens qui lui sont étrangers.

HERM. Il deviendra donc semblable à la bête ?

AR. Il deviendra semblable à ce qu'il pourra, pourvu qu'il soit libre, et surtout qu'il n'ait personne au dessus de lui pour tyranniser son instinct naturel.

OR. Je suis fier de vous entendre parler ainsi de liberté. Vous qui nous disiez, il n'y a qu'un instant que toutes nos actions étaient nécessitées par l'impression de la matière sur les sens, sans doute que cela est de l'harmonie philosophique ; est-ce votre horloge qui aurait sonné quatorze heures ?

A continuer.

ORGUES ET CLOCHES D'ÉGLISES

A MOITIÉ PRIX.

DANS un but de perfectionnement d'architecture et de choix de localités, on vient de démolir à New-York, plusieurs églises dont les dimensions ne convenaient plus à l'accroissement de la ville.

Les diverses fabriques de ces mêmes églises sont désireuses de vendre à grands sacrifices, des Orgues et des Cloches qui quoique d'une grande valeur, ne peuvent cependant plus (pour cause de mode), faire partie des nouvelles constructions.

Le soussigné, se chargera de faire ces précieuses acquisitions, pour MM. les Curés qui voudront bien l'en charger.

Pour Ornaments d'Églises, s'adresser chez les Sœurs Grises.

J. C. ROBILLARD,

82, Cedar Street.

Le 8 juin 1846.

STATUES RELIGIEUSES OU CLASSIQUES.

CHRIST DE 5 PIEDS 10 POUCES DE HAUTEUR.

En plâtre ou carton-pierre.

LE Soussigné fournira sur ordre et à bas prix, la plupart des statues religieuses ou classiques connues, soit en blanc, dorées, ou en couleurs naturelles.

Il se chargera surtout d'expédier en Canada, des statues de Christ (crucifixion) de 5 pieds 10 pouces de hauteur, blanches, ou en couleurs naturelles. Ces Christs dont tous les membres seront en fer recouverts de plâtre, auront plus de solidité, de beauté, et de perfection que le bois même.

Pour éviter des frais inutiles, de transport, les croix de grandes dimensions seront faites à Montréal, et le tout livré en ordre parfait et sous la direction d'un artiste.

Pour Ornaments d'Églises, s'adresser chez les Sœurs Grises.

J. C. ROBILLARD,

84, Cedar Street,

New-York.

Le 8 juin 1846.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 60.)

Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français, à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Maladies.

22 juin.

DR. PICAULT,
Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

MM. les ENTREPRENEURS sont informés que les Syndics pour la bâtisse d'une EGLISE et SACRISTIE dans la paroisse de St. GEORGE D'HENRYVILLE se proposent de donner leurs marchés et entreprises d'ici au 15 JUIN prochain. Les dimensions de la bâtisse sont les suivantes : l'église 120 pieds de long, 36 pieds de haut d'une pierre à l'autre, 55 pieds de large ; la Sacristie 30 pieds sur 21, le tout mesure français ; avec un seul clocher. Le devis détaillé des ouvrages sera prêt pour le 17 Mai prochain et sera déposé chez Jos. GARIÉRY, Ecr. syndic pour y être examiné. De ce jour (17 Mai) au 10 Juin les syndics recevront des propositions scellées de la part des Entrepreneurs ; et si ces propositions ne les satisfont pas, ils mettront leurs ouvrages à l'enchère le 15 Juin à 10 heures du matin. Les Entrepreneurs auront à fournir des cautions dont la solvabilité soit reconnue et satisfasse les syndics. Pour plus amples informations s'adresser aux syndics sur les lieux. St. George d'Henryville, ce 27 avril 1846.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

Montréal, 19 Décembre 1845.

AVIS.—Pour être vendue par Encaissement Public, au Palais de Justice, aux Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIÈME jour d'AOUT, mil-huit-cent-quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi :

La Propriété Immobilière, connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District des Trois-Rivières, Bas-Canada, comprenant la totalité des usines, moulins, fourneaux, maisons d'habitation, magasins, hangars, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur ayant le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terre adjacente (n'excedant pas trois cent cinquante acres,) qu'il pourra avoir au prix de sept shillings et six deniers l'acre.

L'acquéreur aura aussi le droit de prendre du minerai de fer, durant l'espace de cinq années, sur les Terres de la Couronne, non concédées dans les Fiefs St. Etienne et St. Maurice, connues comme les Terres des Forges, lequel droit cessera sur chaque partie des dits fiefs, aussitôt que telle partie sera vendue, concédée par le gouvernement, ou qu'il en aura disposé autrement,—sans toutefois qu'il soit tenu à aucune indemnité envers l'acquéreur, pour la cessation de ce privilège. Aussi, le droit (non exclusif,) d'acheter du minerai des concessionnaires de la Couronne, ou autres, sur la propriété de quelques mines auraient été réservées à la Couronne.

Quinze jours seront accordés au présent locataire pour transporter ailleurs les meubles et ustensiles qui lui appartiendront.

Possession sera donnée le second jour d'Octobre, mil-huit-cent-quarante-six. On exigera un quart du prix d'achat au temps de la vente, et le reste avec intérêt en trois versements annuels égaux. Les Lettres Patentes seront expédiées lorsque le paiement sera parfait.

On peut voir des plans de la propriété à ce bureau.

7ME. FEVRIER, 1846.

N. B.—Aucune partie du Prix de Vente des Forges ne sera reçue en Scrip.

D. B. PAPINEAU
C. T. C.

La "Gazette du Canada" insérera cet avertissement, ainsi que les autres papiers nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.—10 Fév.

AVIS.

ON a besoin pour tenir une ECOLE MODELE au Village de TERREBONNE d'un jeune homme bien instruit, et muni de bonnes recommandations. S'adresser à Messire PORLIER, Curé du lieu.—19 juin.

UNE Dame veuve capable d'enseigner grammaticalement la langue française et la langue anglaise désire trouver une place comme INSTITUTEUR ; elle est munie des meilleures recommandations. On pourra s'adresser aux Editeurs des Mélanges Religieux.

A V

UN JEUNE HOMME, qui a fait un cours d'études complet, et muni de bonnes recommandations désire se placer comme INSTITUTEUR, en campagne. S'adresser aux Editeurs des Mélanges.

AGENTS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

MM. Fabre et Leprohon, libraires. Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire. Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège. Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer. Trois-Rivières.
MM. les Curés sont humblement priés de vouloir bien accepter l'agence de notre journal dans chacune de leurs paroisses respectives.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

Ceux qui voudront payer à l'Évêché leur abonnement aux Mélanges, pourront s'adresser à M. Plamondon, prêtre, qui est autorisé à recevoir les payemens et à en donner des reçus.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER PRÊTRE. EDITEUR.
IMPRIMÉ PAR J. RIVET ET J. CHAPLEAU.